
CHAPITRE VII.

Des notions sur la vie future, dans les religions dominées par les prêtres.

ON a vu le monde des morts et la destinée de ceux qui l'habitent être les objets constants de la pensée de l'homme, jusqu'à ce que, fatigué d'efforts inutiles, il se détermine à détourner sa vue de ce qu'il ne doit jamais savoir; résolution violente et triste, qui le dégrade sans le calmer. Jusqu'alors, il interroge et sa raison qui doute, et son sentiment intérieur qui s'agite et qui tremble, et la nature extérieure qui se tait. Il invente mille présages, il a recours à mille cérémonies. Il attache un sens arbitraire à mille circonstances minutieuses, pour conquérir le secret obstiné qui toujours lui échappe. Rien ne le satisfait, et le sacerdoce met à profit ses incertitudes et son impuissance.

La vie future est le domaine de ce sacerdoce, et c'est vers ce terme qu'il dirige tous les regards, toutes les espérances, et toutes les craintes. Les Égyptiens ne mettaient d'importance qu'à l'existence qui suit le trépas. Les maisons que l'homme bâtit sur la terre leur semblaient des hôtelleries d'un jour : les tombeaux étaient pour eux les demeures par excellence, les palais éternels (1). Les inclinations belliqueuses des Scandinaves et des Gaulois, combinées avec la domination sacerdotale, leur peignaient la mort non-seulement comme le terme, mais le but de la vie. Impatients de l'atteindre, ils s'élançaient dans la mêlée, moins pour y vaincre que pour y périr (2). Ils ne s'efforçaient de triompher de leurs adversaires que pour tomber à leur tour environnés de plus de gloire. Chaque succès les invitait à chercher ailleurs de nouveaux périls; et le guerrier qui ne pouvait trouver un trépas illustre sous le fer ennemi, était

(1) DIOD. I.

(2) On connaît les vers de Lucain sur le mépris des Gaulois pour la vie et leur amour pour la mort.

réduit à se le donner de sa propre main (1). Ce qui prouve que cette répugnance pour la vieillesse et pour une mort naturelle, tenait en partie et moins à la religion sacerdotale des peuples du Nord, c'est que les Grecs, non moins belliqueux, ne nourrissaient aucune

(1) Il était l'usage chez les Germains, les Slaves et les autres peuples du Nord, que les héros, quand ils sentaient leurs forces diminuer par l'âge, se fissent percer le cœur par leurs amis ou leurs prêtres (PELLOUT., I, 441. MOEHSER, Gesh. der Wissensch. I, 44-50). Odin, menacé de mourir de maladie, se déchira le corps pour voir couler son sang à sa dernière heure (BOTIN, Hist. de Suède, I, 6, 24. Nyort, son petit-fils, suivit cet exemple, et se fit, avant d'expirer, plusieurs blessures avec une épée. D'autres se précipitaient du haut d'un rocher, croyant ainsi conquérir le Valhalla. « Nos ancêtres, dit l'ancienne Saga, d'où cette tradition est tirée, ont tous pris la route de ce rocher. » On l'avait surnommé le rocher d'Odin. Plinè atteste cette coutume. *Mors, non nisi satietate vitæ, epulis delibutis senibus luxu, ex rupe quadam in mare salientibus, hoc genus sepulturæ beatissimum.* (Hist. nat., IV, 12.) « Chez les Islandais, dit Solin, lorsqu'une femme accouche d'un fils, elle demande aux dieux qu'il périsse en combattant » (Cap. 25). Après leur conversion au christianisme, qui les força de renoncer au suicide, les guerriers de cette partie du monde s'armaient au moins de toutes pièces à l'approche de l'instant fatal.

opinion semblable. La vieillesse était chez eux en honneur, et la mort naturelle n'était point un opprobre.

Les Indiens accordent à la vie future la même préférence que les Scandinaves ou les Égyptiens. L'immortalité de l'âme n'est pas seulement pour eux un désir vague, une espérance incertaine, c'est une conviction absolue, le motif déterminant de toutes les actions, le ressort et le but de toutes les lois, de toutes les institutions, de toutes les pratiques (1) : mais cette opinion prend chez eux une autre forme. Ni les moyens qu'ils emploient ni le prix qu'ils ambitionnent ne sont les mêmes. Les moyens ne sont pas une mort guerrière, mais une vie contemplative; le prix n'est point une immortalité de combats, de plaisirs et de fêtes, mais une éternelle apathie, une absence complète de toute individualité (2).

(1) SCHLEGEL, Weish. der Indier, pag. 113

(2) La récompense des bons, dit le Bhagvat-Gita, est d'être absorbés en Dieu et de participer à la nature divine inaccessible à toute émotion. Les Indiens, observe à ce sujet le traducteur de cet ouvrage, font consister le bien suprême dans une insensibilité, qui équivaut à l'anéantissement. Toutes les fois qu'ils parlent de l'âme réunie à

Cette fatigue de l'action de vivre, sous le plus beau ciel, au milieu de toutes les jouissances, est une chose fort remarquable. Recommencer pour l'éternité les occupations terrestres, est l'espoir le plus vif des peuples qui luttent ici-bas contre une destinée rigoureuse et qui conquièrent avec effort, à travers les difficultés et les périls, une subsistance toujours disputée. Ne plus revenir dans ce monde est l'unique désir de ces nations en apparence favorisées, que la fertilité de leur sol et la douceur de leur climat préservent de toute peine et dispensent de tout travail. C'est que le travail, le besoin, les dangers, nous attachent à la vie, en nous offrant à chaque instant des luttes qu'il faut soutenir, un but qu'il faut atteindre; tandis que le repos nous livrant à nous-mêmes, nous fait sentir douloureusement le vide d'un bonheur facile et l'insuffisance de ce que nous possédons. L'homme a besoin, pour ne pas succomber sous le fardeau qui l'accable, d'être forcé par

Dieu, ils la peignent comme dans une impassibilité parfaite, également étrangère à la peine et au plaisir.

les obstacles à oublier la tristesse de sa destinée, et à développer constamment ses facultés et ses forces.

Le désir ardent d'être soustraits à la condition humaine modifie dans la littérature des Indiens jusqu'aux ouvrages qui sont étrangers à la religion. Ils se sentent froissés, quand on retrace sur leur théâtre les infirmités de notre nature. Ils veulent qu'on écarte d'eux la représentation de tout ce qui ressemble trop exactement à la vie matérielle; et la doctrine de l'absorption dans la Divinité, influe aussi sur le dénouement de leurs drames. Ce dénouement ne doit jamais être malheureux: il contrarierait le dogme fondamental, la certitude d'une réunion définitive avec l'apathie céleste.

Les notions grecques et les notions indiennes sont les deux opinions extrêmes sur l'état des âmes après la mort. L'enfer homérique présente ces âmes comme des êtres individuels, affaiblis au moral et au physique, et le monde des morts comme une image de ce monde avec le regret de la réalité. L'absorption indienne est la négation de toute faculté, de toute mémoire, de toute personnalité de l'a-

me, qui est ainsi réduite à n'être qu'une abstraction, privée de tout ce qui lierait son existence à venir à son existence d'ici-bas.

Parmi les nations soumises à des corporations sacerdotales, il en est une toutefois qui présente relativement à la vie future une exception singulière. La loi mosaïque garde sur l'immortalité de l'âme un silence absolu. Elle n'entretient les Juifs que de récompenses temporelles, et quelquefois les prophètes eux-mêmes semblent ne prévoir au-delà du tombeau que le néant (1).

Nous pensons néanmoins qu'on s'est fort

(1) Le sépulcre ne te célébrera point, dit Ézéchias à l'Éternel. La mort ne te louera point. Ceux qui descendent dans la fosse, ne s'attendent plus à ta vérité. Isaïe, ch. 38. Après la mort on ne pense plus à Dieu, on ne le loue plus, on ne le remercie plus. Ps. XXX, v. 9, 10; CXVIII, v. 18. Les morts ne connaissent plus la bonté de Dieu; leur séjour est la terre de l'oubli. Ib. LXXXVIII. Je ressemble à ces morts auxquels tu ne penses plus, et dont ta main s'est retirée. Il n'y a ni science, ni sagesse, ni projets après la mort. Ecclésiaste. Job (ch. VII, v. 8-9; XIV, 8-13) paraît indiquer de la manière la plus positive qu'il ne croit ni à l'immortalité de l'âme ni à la résurrection; et la secte des Sadducéens niait formellement toute récompense et toute punition après cette vie.

exagéré l'absence de tout dogme sur l'existence future dans la religion juive (1). Moïse parle, dans le Deutéronome (2), de l'évocation des morts; et les écrivains sacrés font à l'immortalité de l'âme des allusions fréquentes (3).

(1) Cette exagération date de Warburton, qui, comme on sait, voulait trouver un nouveau genre de preuves de la vérité du christianisme, dans l'hypothèse que la doctrine des Hébreux ne sortait pas des limites du monde matériel, et que cette peuplade rejetait, ou pour mieux dire, ignorait le monde à venir. Séduits par les raisonnements ingénieux et l'érudition souvent imposante d'un maître qui leur était d'autant plus agréable qu'il était plus intolérant et plus passionné, les théologiens ont admis volontiers un système, à la faveur duquel le christianisme laissait loin derrière lui le judaïsme, son berceau; et les incrédules n'y ont point répugné, heureux de trouver, de l'aveu d'un orthodoxe savant, le peuple dont la loi, bien qu'abrogée, sert de base à la nôtre, étranger à toute notion sur la vie future, et ravalant comme eux, sous ce rapport, la race humaine au rang des animaux.

(2) Deut. XXIII, 11.

(3) L'histoire de la Pythonisse d'Endor prouve que l'opinion d'un séjour que les morts habitaient était une opinion vulgaire. Isaïe représente le roi de Babylone, entrant dans leur demeure et poursuivi des moqueries et des sarcasmes de ceux qui l'y ont précédé (XXVI, 19). Ézéchiel compare le rétablissement des Juifs dans leur ancienne prospérité à la résurrection. L'on peut opposer

On pourrait concilier cette contradiction apparente par une conjecture qui serait plausible.

au passage de Job cité dans la note précédente, un passage non moins positif en sens contraire (XIX, 25-27). Élie en ressuscitant l'enfant de la veuve, demande à Dieu de faire revenir l'âme de l'enfant, et l'âme rentre dans ce corps déjà sans vie (Rois, XVII, 3). L'Écclésiaste, à côté de son matérialisme, digne d'Épicure, dit que la poussière retourne à la terre d'où elle est venue, et l'âme à Dieu qui l'a créée (XII, 7). Daniel divise en deux catégories ceux qui sont couchés dans la poudre, et dont les uns se relèveront pour la vie éternelle, et les autres pour l'opprobre et le châtement (XXII, 2-3). Tobie (II, 15-28) compte sur la vie que Dieu donnera à ceux qui ont une foi ferme et qui marchent dans ses voies avec confiance. Il est enfin parlé, dans plusieurs endroits de la Bible, de Bélial, le roi des ombres, qui gouverne ceux qui ne sont plus. Du temps des Machabées, les Juifs prient pour leurs morts, et leur offrent des sacrifices. Les Machabées meurent en espérant une vie meilleure, et leur mère les encourage par cet espoir. (Machab., liv. II, Josèphe, Guénée, pag. 86.) Voy. le même, pag. 94, sur le séjour des morts (Schéol) et de plus Goerres I, 499, 506, 519, 522, et Stuedlin, Relig. magaz. Ce dernier attribue à des communications avec la Perse les idées de résurrection et de jugement dernier qui se rencontrent dans Ézéchiel et Daniel. Mais, dans tous les cas, il est évident que les paroles de Jésus-Christ à ce sujet, quoiqu'elles renferment un sens bien autrement spirituel et sublime, se fondent sur des notions antérieures.

Chez presque tous les peuples soumis au gouvernement théocratique, les prêtres, bien que revêtus d'un pouvoir immense, avaient à lutter contre les rois et contre les guerriers : et l'époque des livres ou des traditions qui nous sont parvenues ne remonte nulle part jusqu'aux temps où le sacerdoce régnait sans rival. Les annales hébraïques, au contraire, témoignent du despotisme complet et incontesté des prêtres jusqu'à l'établissement de la monarchie. Or, quand les prêtres sont investis de tous les pouvoirs, et disposent directement de l'autorité divine, ils n'ont pas besoin d'ajourner son intervention, et peut-être même craindraient-ils, en l'ajournant, d'affaiblir l'effet qu'elle doit produire. Mais s'ils rencontrent dans les puissances temporelles des rivaux jaloux de leur influence, ils cherchent à regagner, par les craintes de l'avenir, la domination que le présent leur dispute. Quand ils règnent dans ce monde, ils soignent moins l'autre ; quand la possession de ce monde leur est contestée, ils appellent l'autre à leur secours. Les terreurs de la vie future sont pour eux des opinions auxiliaires.

Ainsi le sacerdoce, successeur immédiat de

Moïse, aurait négligé ces opinions; mais après la substitution de la royauté à la théocratie, les prêtres hébreux les auraient invoquées. C'est en effet à cette époque que remonte le mythe de la pythonisse d'Endor. Cette hypothèse ne paraîtra pas sans vraisemblance, si l'on réfléchit que ce dogme, qui ne fut jamais enseigné aux Juifs comme article de foi, prit surtout de la force dans la bouche des prophètes et des ministres de la religion, lorsqu'ils eurent à lutter contre une tyrannie indigène ou étrangère, et furent appelés soit à effrayer les oppresseurs, soit à défendre ou à consoler les faibles.

Mais en laissant de côté cette conjecture sur un fait particulier, un fait général est incontestable. Dans toutes les hypothèses que les prêtres veulent inculquer, dans les descriptions à l'aide desquelles ils veulent inspirer l'espoir ou l'épouvante, ils sont contraints à suivre la pente naturelle de l'esprit humain. Ces descriptions, ces hypothèses, doivent avoir pour base une imitation plus ou moins exacte de la vie réelle. Ses usages, ses événements, ses occupations, sont le moule où se jettent toutes les notions sur le monde futur.

Les femmes égyptiennes, avides de plaire dans l'Amenthès (1), comme dans Memphis ou Alexandrie, faisaient ensevelir avec elles des couleurs et des pinceaux, pour ranimer l'éclat de leur teint ou se noircir les yeux. Les Gaulois écrivaient aux amis que la mort leur enlevait, et confiaient leurs lettres aux flammes, ajournant à leur réunion après cette vie le règlement de leurs comptes avec leurs créanciers et leurs débiteurs (2). Les Perses environnaient

(1) L'Amenthès, copie de la terre, avait ses dieux, ses habitants, même ses animaux. Dionysus et Cérès, qui, d'après l'explication d'Hérodote, ne sont autres qu'Isis et Osiris, régnaient dans ce monde souterrain, où Dionysus porte le surnom de Sérapis (ZœGA, p. 302-310). Ce sérapis avait son temple au milieu de l'Amenthès. Des loups étaient préposés à sa garde; aussi voit-on fréquemment des figures de loups sur les tombeaux.

(2) DIOD. V, 20. VAL. MAX. II, 6, 10. « Vetus ille mos Gallorum occurrit, quos memoriæ proditum est, pecunias mutuas, quæ his apud inferos redderentur, dare solitos, quod persuasum habuerint animas immortales esse. » On a retrouvé dans le tombeau de Chilpéric I^{er} les armes de ce roi des Francs, et les ossements du cheval qu'il comptait monter pour se présenter au dieu de la guerre. Dans un cercueil ouvert près de Guben, un Germain avait fait en-